

Output 7777
Page 28
Ouverture

Littérature

«Il y a un besoin de dépolier les choses, de nuancer par des histoires»

Cécile Coulon, l'autrice française aux huit romans, est aussi l'une des icônes d'une poésie qui refléur sur les réseaux sociaux. Rencontre avec une voix qui extrait le beau de l'intime et le singulier du quotidien

Agathe Seppey @AgatheSeppey

Quel est le point commun entre les volcans d'Auvergne, une paire de baskets de course et un post Instagram? Cécile Coulon. Elle est cette autrice qui publie des romans depuis ses 16 ans. Cette poétesse couronnée par le Prix Guillaume Apollinaire. Une influenceuse de vers, qu'elle peint sur la toile et que les jeunes émus partagent dans leur story. Une enfant de la campagne auvergnate que la ville étouffe et qui court beaucoup pour mieux penser. Cécile Coulon écrit par nécessité intime. A 33 ans, elle fait partie des voix d'une littérature qui relie les générations. Et ceux qui se questionnaient sur la fulgurance de son parcours peuvent se rassurer: après huit romans et trois recueils de poèmes, elle est là pour rester.

L'autrice était de passage à Genève le 2 novembre dernier à l'invitation de la Société de lecture, à quelques semaines de la sortie de son nouveau roman. Sincérité accrochée, sourire à fossette, humour bien senti, Cécile Coulon s'est livrée au Temps dans l'écrin d'une petite salle aux murs couverts de livres.

Vous êtes venue à Genève pour parler, entre autres, de votre dernier recueil de poèmes en date, «En l'absence du capitaine» (2021). Vous y abordez la figure de votre grand-mère et son décès. Comment l'écriture vous a-t-elle accompagnée dans le deuil?

Avant que ces poèmes forment un recueil, je les postais sur Facebook et Instagram – c'est comme ça que j'ai commencé à publier de la poésie. Ma grand-mère était très âgée, je savais que sa mort allait arriver. Aller chez elle devenait de plus en plus dur alors qu'en même temps, j'avais envie de la voir. Donc à chaque fois que je sortais, je mettais la musique à fond dans ma voiture pour souffler, je rentrais chez moi et j'écrivais un poème. Les semaines qui ont suivi son décès, je savais que ma vie était en train de changer. Comme je ne voulais pas être la personne qui saoule tout le monde avec sa tristesse de deuil, je me suis dit: je vais écrire mes trucs, si ça parle à des gens c'est super, sinon ça m'aura fait du bien à moi.

Qu'apportent les grands-mères?

Elles nous rappellent que le monde dans lequel on vit n'a pas toujours existé, et que quand on aura leur âge, le monde qu'on a connu à 30 ans n'existera plus. C'est par leur transmission, leur oralité, les histoires qu'elles nous racontent, que ce temps passé persiste. Raconter des choses vraies qui n'existeront plus, c'est littéralement de la fiction. La véritable fiction.

Vous vous demandez, dans l'un des poèmes, «comment faire à présent/que le professeur n'est plus là?», en parlant de votre grand-mère. Comment faites-vous, alors?

Les livres. La lecture. Je pense que pour écrire, il faut d'abord dévorer les livres. Et c'est quelque chose que j'aurais aimé qu'on

me dise plus tôt. Aussi, j'ai beaucoup développé ma pratique de la course à pied et de la marche, et ça a beaucoup joué.

Après quoi courez-vous?

Je cours pour fatiguer mon corps plutôt que mon âme. Courir est une très bonne manière de ne pas être une personne triste. Courir peut transformer la tristesse en énergie, vitesse, force. Les sensations qu'on a après sont uniques. C'est un bien-être, une clarté mentale, une limpidité de pensée rare.

Vous en avez même écrit un livre, «Petit Eloge du running» (2021), dans lequel vous écrivez que la course à pied «incarne le drame humains». Dites-nous en plus.

Le «drame humain» décrit tout ce qui se joue en une course à l'intérieur d'un être. Ce mélange d'espoir, de fatigue, cette sensation de ne jamais pouvoir aller plus loin et y aller quand même. Cet état où l'on pensait qu'on se sentirait bien et en fait non, ou l'inverse. Et quand on arrive à la fin, ça n'apporte rien à personne – à part aux professionnels. On ne gagne rien, ça ne change la vie de personne, et pourtant on a le sentiment aigu d'avoir changé de vie en l'espace d'une heure ou deux. Je trouve ça assez passionnant et étrange. Le «pourquoi on court» et le «pourquoi on écrit» sont deux questions qui vont ensemble, parce que la réponse est tout aussi difficile à donner en quelques mots. On ne sait pas pourquoi, mais on le fait parce qu'on ne sait pas faire autrement.

Vous avez contribué à dépolier la poésie francophone et à rajeunir son public, notamment par les réseaux sociaux. Comment expliquez-vous ce retour en grâce?

Je pense qu'un «tempérament poétique» s'installe ailleurs que dans les livres d'une bibliothèque. On peut le trouver dans la chanson, le rap, le théâtre, les films. Le retour en grâce de la poésie vient des réseaux sociaux, en tout cas chez les moins de trente ans. Mon recueil Les Ronces est travaillé à l'école en France; je reçois tous les jours des messages sur Instagram où des élèves me disent: «Quand on lit un encart poétique sur Instagram on comprend parfaitement, mais quand il faut travailler dessus en classe, on bloque». La différence, c'est que les réseaux sociaux disent: «Vous faites partie du texte, vous n'êtes pas extérieurs, on a besoin de vous pour que le texte vive.»

Qu'est-ce qui bloque dans l'enseignement de la poésie?

La manière d'appréhender les textes poétiques n'a rien de sensible. On demande aux élèves: «Qu'est-ce que l'auteur a voulu dire?» au lieu de leur demander: «Qu'est-ce que vous ressentez à la lecture? Qu'en pensez-vous?»

La poésie peut-elle être cool?

Elle peut être hype dès qu'elle est associée à un autre support que le papier. Créez une veste où au dos est inscrit un vers de Lamartine et tout le monde va trouver ça incroyable. Maintenant, si on la ramène à son écrin, la poésie peut être populaire, bobo, tout ce qu'on veut, à partir du moment où les plus jeunes acceptent de s'en emparer. La manière dont on lit et

travaille la poésie, en France en tout cas, est très genrée et très générationnelle. Un auteur classique est forcément un homme mort. Le jeu c'est de dire: peut-être que ça peut être autrement. Cela ne veut pas dire qu'on efface les auteurs classiques. Je suis la première à penser que Victor Hugo écrit les plus beaux poèmes que j'ai jamais lus.

Dans une chronique acerbe, Frédéric Beigbeder qualifiait en 2021 votre roman «Seule en sa demeure» (2021) de «fausse poésie prétentieuse» et vous disait «inventrice d'un genre nouveau: l'insta-kitsch». Comment voyez-vous cette montée au créneau?

Médiatiquement, on est habitués à une chose terrible en France: si une personne est très acerbe sur votre travail, ça fera davantage lire le livre que si quelqu'un dit que l'ouvrage est bien. Pour mon livre, c'était donc une bonne chose. Pour mon ego, moins. Sur la question de «l'insta-kitsch», je dirais que Frédéric Beigbeder et moi ne sommes pas du même monde, du même milieu, on n'a pas la même façon de lire les livres – pourtant, je pense que c'est quelqu'un qui a une âme de lecteur. Le soi-disant kitsch de ma poésie sur Instagram ne me fait pas peur, parce que ce qui est kitsch aujourd'hui ne le sera plus dans vingt ans. On est sur un retour des jeans baggy, des crop tops et des tailles basses actuellement. Si même la taille basse n'est plus kitsch, l'«insta-poésie» est tranquille.

Comment fait-on pour survivre aux critiques qui tranchent? Les lisez-vous?

Oui. Et même quand je ne les lis pas, il y a toujours quelqu'un pour me les envoyer. Il faut dire que quand ça commence, ça fait mal. On se dit: «Je fais mon boulot dans mon coin, je n'ai rien demandé à personne, pourquoi je me fais détruire?» Après avoir sorti deux ou trois livres, vous commencez à incarner quelque chose et on a le droit de ne pas être d'accord avec ce que vous incarnez. L'ego en prend un coup, mais en même temps, ce n'est pas grave, il faut apprendre à continuer.

Qu'est-ce que vous incarnez?

Ça dépend pour qui. Pendant dix ans, j'étais «la jeune autrice». Ce qui est un peu mignon, il y a pire. Mais c'était comme s'il fallait prouver encore et encore que j'allais rester. Maintenant, il y a un côté semi-Barbie, semi-installée, qui écrit de la poésie mais aussi des romans, un peu visible mais pas trop. Et qui parle beaucoup, beaucoup, beaucoup de la nature. C'est Barbie avec des bottes Aigle.

Vous avez de nombreux tatouages, dont plusieurs se réfèrent à vos ouvrages. Qu'est-ce que vous vous ferez graver à l'encre pour votre prochain roman?

Je pense que ce sera une carte de tarot, celle du bateleur. Après, je me demande s'il faut que je continue avec ces tatouages parce que je vais en finir couverte. Il y a une part de moi qui a envie de ça et une autre qui se dit: si j'ai cette envie, c'est qu'il y a une autre raison, qui a à voir avec ce que je pense de moi-même. Peut-être que c'est là-dessus que je dois travailler.

Qu'est-ce que vous pouvez nous dire de plus sur ce nouveau roman?

Il s'appelle La Langue des choses cachées et sortira le 11 janvier 2024 chez l'Iconoclaste. C'est l'histoire d'un jeune guérisseur appelé dans un village où il va passer toute une nuit pour soigner un enfant. Tout le roman se passe cette nuit-là. Evidemment, les choses ne vont pas du tout se passer comme prévu.

Est-il un trait d'union entre roman et poésie?

Je pense, oui. C'est le roman le plus court que j'ai jamais écrit. J'ai voulu qu'il soit extrêmement dense, que les gens aient la sensation de lire 300 pages alors qu'il n'y en a que 130. Quand

on lit un poème d'une page, si le texte fonctionne, on est bouleversé pendant des heures. Je suis partie de ça pour écrire ce roman. Il fallait qu'aucune virgule soit inutile. Cette démarche a impliqué d'être très attentive à l'histoire, car un bon style sans histoire, c'est une très belle voiture qui n'avance pas. Pour faire ronfler ce moteur, j'ai dû utiliser le style comme quelque chose qui ferait fumer le texte. C'est sans doute le texte le plus violent que j'ai écrit, il peut soit laisser des personnes sur le côté, soit les embarquer totalement. On peut difficilement dire qu'il est «bof».

Vous explorez beaucoup l'intime dans vos écrits. Quelle est l'émotion que vous ressentez le plus souvent?

C'est malheureusement le sentiment que quelque chose cloche. Le doute. Je me méfie des gens. Ça vient de la lecture. Tous les bouquins disent en substance: les choses ne sont jamais comme elles semblent être. C'est rentré très vite dans ma tête. En plus, je fais partie des allumés qui écoutent des podcasts sur les faits divers, où «le super boulanger» devient celui qui a enfermé sa femme dans le grenier et a tué le chien.

Le désir sexuel, notamment entre des femmes, est également présent dans vos textes. Est-ce encore subversif de le raconter en 2023?

Pas du tout, et tant mieux. Or ça n'a jamais été le sujet principal de mes textes. J'ai eu la chance de grandir dans un milieu où ma sexualité personnelle n'a jamais été une question. C'était «chacun fait ce qu'il veut, ce n'est pas un sujet». Donc je n'ai jamais ressenti le besoin d'écrire un texte qui pourrait être subversif sur le sujet, parce que pour moi, ça ne l'est pas. En revanche, je pense que le truc le plus subversif que l'on puisse faire aujourd'hui, c'est de raconter l'histoire d'un couple qui est ensemble depuis quarante ans et qui s'aime toujours passionnément.

Vous avez aussi à cœur de mettre en scène le monde paysan. Qu'est-ce qui s'y joue aujourd'hui qu'on ne lit jamais, ou presque, dans la presse ou la littérature?

La littérature s'est plus emparée de ces espaces que la presse, où il y a un vide sur le sujet. Ce qui s'y joue? Il n'y a pas une agriculture mais des agricultures. En France, on a des zones désertées avec l'exode rural, de plus en plus de reprises de fermes et de problèmes politiques, comme le remembrement [réorganisation foncière]. Tout est compliqué maintenant, en termes d'écologie, de cause animale.

Je crois qu'il y a des jeunesses agricoles qui existent et dont on parle très peu. L'immense point d'interrogation réside dans cette question: qu'est-ce qu'on fait de la vie des paysans qui font cela depuis des générations, qui ne parlent pas forcément beaucoup, mais qui nourrissent tout un pays?

Vous collectionnez les prix littéraires. Quel est celui qui vous a le plus touchée?

Le plus important a sans doute été le Prix des libraires, en 2017 [pour le roman Trois saisons d'orage, Ed. Viviane Hamy]. J'ai eu ce très rare sentiment que rien ne clochait. Les libraires sont ces personnes qui ont l'habitude de lire des centaines de bouquins par an. Je me suis donc dit que si eux me le donnaient, c'était peut-être que j'avais écrit un bon bouquin.

Vous usez beaucoup de l'humour, notamment sur Facebook où vous partagez vos humeurs. Le rire est-il plus fondamental aujourd'hui, dans notre monde aux crises multiples?

Vous savez, mes parents m'ont emmenée une fois par semaine voir du stand-up durant mon enfance. L'humour a toujours fait partie de mon éducation, il était très valorisé. Je me suis rendu compte que c'est beaucoup plus difficile de faire rire les gens que de les faire pleurer. Je ne pense pas qu'on en a plus besoin qu'avant. En revanche, je crois qu'on a besoin d'entendre des histoires, ce qui est un peu différent. Il y a un besoin de

dépolariser les choses, de nuancer par l'histoire. Si elle est drôle c'est encore mieux, parce que le rire permet d'avoir une écoute.

Si vous deviez choisir un mot pour qualifier l'époque, quel serait ce mot?

«Rapide». La multiplicité, à l'intérieur d'une même journée et d'un même corps, des tâches à accomplir pour rester dans l'époque, n'a jamais été aussi développée et forte. On va faire les courses, on met son casque pour écouter un podcast, on répond aux e-mails, aux SMS, on fait un message vocal. Les vocaux... Moi j'adore ça, c'est incroyable. Et en même temps, c'est si aliénant. C'est laisser un message à l'autre de manière qu'on n'ait pas à entendre sa voix. En fait, plus on va vite, moins on fait attention, parce qu'il faut que ce soit fait, et si c'est mal fait, ce n'est pas grave.

Comment trouver la poésie dans ce monde?

Il y a une phrase que j'aime beaucoup de Jean L'Anselme: «La poésie, on ne sait pas ce que c'est, mais on la reconnaît quand on la rencontre.» Je pense qu'il s'agit de porter une attention accentuée à ce qui nous entoure, mais aussi à ce qu'on a à l'intérieur de soi. C'est une question de concentration et d'ouverture. C'est le sentiment d'être au monde sans être forcément dans le monde. C'est faire un pas de côté.

Cécile Coulon à la Société de lecture à Genève, le 2 novembre dernier, où elle était invitée à parler d'écriture. (Eddy Mottaz/Le Temps)

Les poèmes de Cécile Coulon, qu'elle partage sur les réseaux sociaux, ont contribué à dépoussiérer la poésie. (Publication Instagram de Cécile Coulon)

3 comptes Instagram poétiques à suivre

Sur les réseaux sociaux, l'heure est au réveil de la poésie contemporaine, porté par Cécile Coulon et d'autres plumes que les jeunes générations s'arrachent. Le Temps a sélectionné trois comptes Instagram inspirants. Pour que le beau chasse, le temps d'une respiration, le brouillard de novembre.

Le classique dépoussiéré: @poesieenbref

Nostalgiques des vers de Paul Eluard, Boris Vian ou André Breton, ce compte vous plaira. Une page riche en extraits de poèmes, en références et en biographies qui revigore les classiques avec délicatesse.

Le phénomène: @rupikaur

Rupi Kaur est l'un des fers de lance du renouveau poétique sur les réseaux. L'autrice canadienne rassemble une communauté de 4,6 millions d'abonnés (!) sur Instagram, autour de vers aussi doux qu'engagés (en anglais).

Le local et l'illustré: @lesflaques

Si, dans votre esprit, mots et images peuvent difficilement vivre séparément, suivez ce compte qui regorge d'émotions instantanées. Il est tenu par Velia et Archi, deux talents francoromands, qui viennent de publier leur premier recueil «in real life»: Les Flaques (Editions des fleurs).